

11 RUE BERANGER
75154 PARIS - 01 42 76 17 89

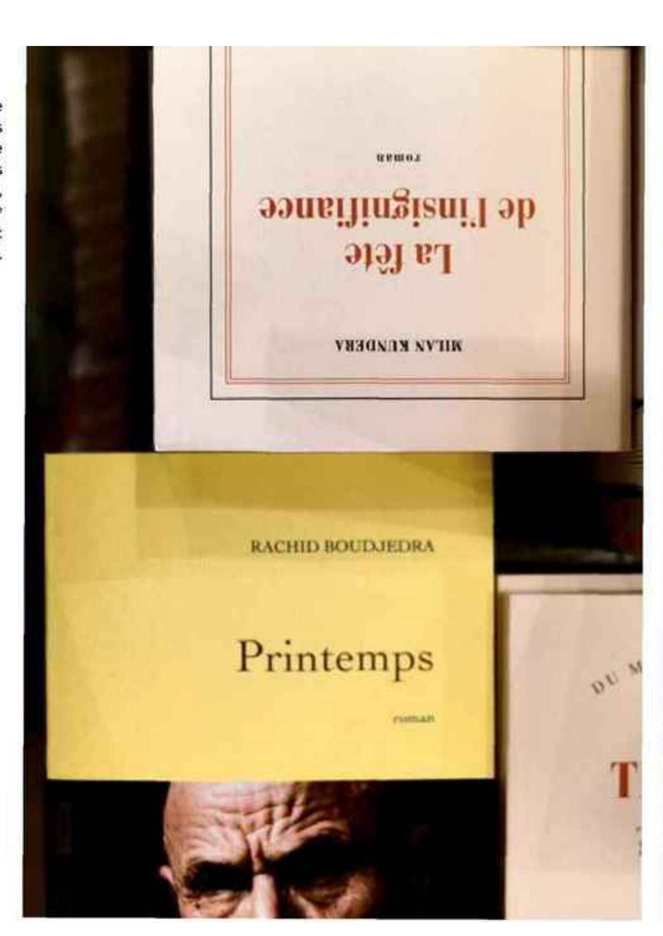




26/27 AVR 14
Quotidien
OJD : 101616

Surface approx. (cm²) : 1262
N° de page : 40-41

Marie-Rose Guarniéri dans les rayons de sa librairie des Abbesses, dans le XVIIIe arrondissement de Paris, jeudi.



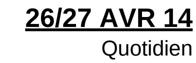


RENDEZ-VOUS Marie-Rose Guarniéri, à l'initiative de la Fête de la librairie, ce samedi :

«Il y a toujours de la place pour les livres»

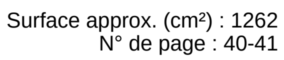
Libération

11 RUE BERANGER
75154 PARIS - 01 42 76 17 89

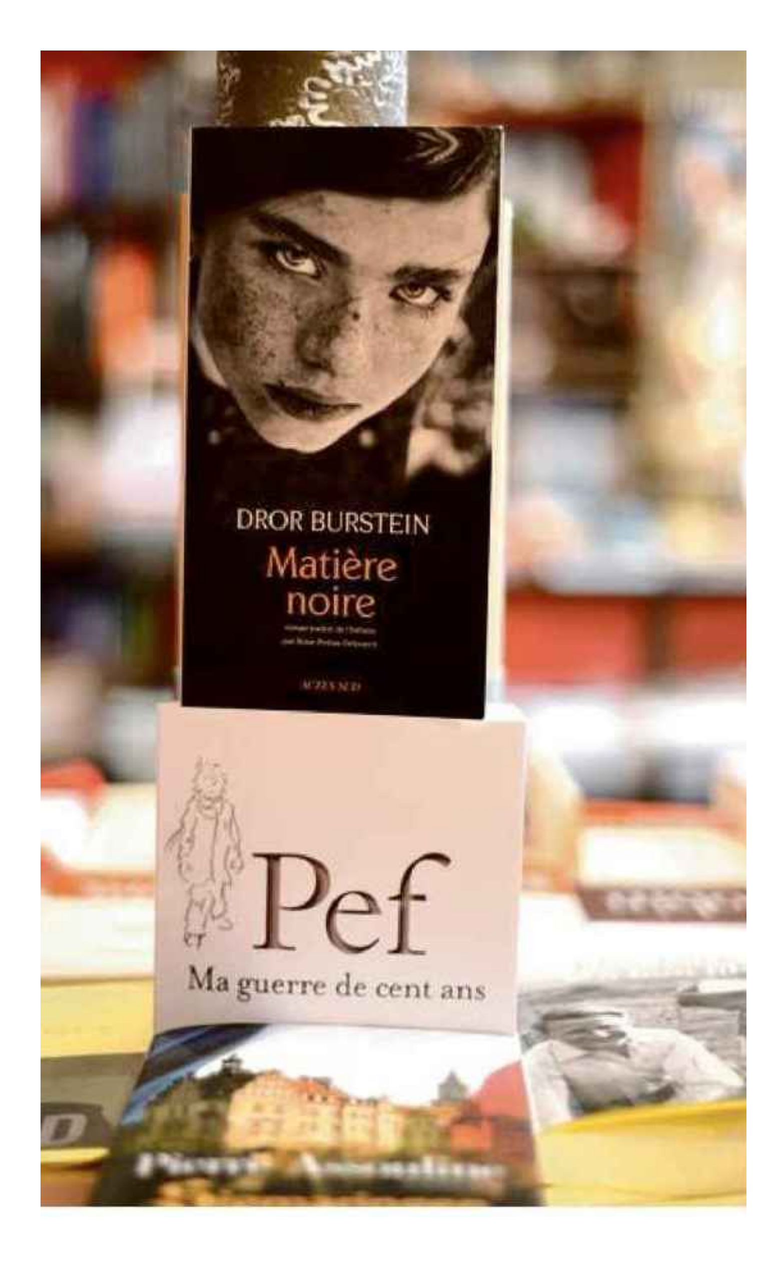


26/27 AVR 14

Quotidien
OJD : 101616



Surface approx. (cm²) : 1262
N° de page : 40-41



Par **ÉLISABETH FRANCK-DUMAS**
Photos **CHRISTOPHE MAOUT**

Aujourd'hui, c'est la Sant Jordi. Enfin, presque : la Journée mondiale du livre et du droit d'auteur, promue par l'Unesco en écho à la fête catalane où l'on offre des livres et des ro ses, s'est déroulée le 23 avril. Mais c'est ce samedi qu'en France et en Belgique francophone se tient la seizième édition de la Fête de la librairie par les libraires indépendants, qui réunit désormais 450 enseignes. Leurs clients se verront offrir une rose et un petit livre tiré à 23 000 exemplaires, illustré par le couturier Christian Lacroix. Intitulé *Un livre peut en cacher un autre*, l'ouvrage rassemble les écrits de 23 auteurs (Stéphane Audeguy, Eric Chevillard, Maylis de Kerangal, Céline Minard, Nathalie Quintane, Yves Ravey…) qui y évoquent leur voisin de rayonnage. Une démarche joliment oulipienne qui, dans un contexte économique chahuté, permet, selon Marie Rose Guarniéri, libraire à l'initiative de la manifestation, de parler des aspects les plus silencieux du métier, souvent les plus précieux.

Vous écrivez, dans la préface à l'ouvrage qui sera donné aujourd'hui, que l'on parle trop fréquemment des problématiques économiques du métier de libraire…

On parle trop souvent de la librairie pour dire qu'elle va mal. Ou alors de façon trop charmante et attendrie, *«oh, ces petits libraires qui font un travail formidable»*. C'est un discours qui ne pense pas notre métier et qui ne rend pas hommage à la créativité et l'esprit d'entreprise qui l'entourent. Nous sommes tout au bout d'une chaîne qui commence avec l'auteur et les éditeurs, et on nous entend peu, alors que nous avons un rôle crucial, notamment dans la défense de petits éditeurs. Une comparai son avec le secteur de la musique l'éclaire : avec la disparition des disquaires, quantité de petits labels ont aussi disparu. Ce rassem blement de la Sant Jordi permet de raconter ce que les libraires indépendants apportent de différent, en explicitant chaque année une part de leur métier qui raconte la culture de la librairie. L'an dernier, nous avions fait un livre de photographies de rayonnages, les images avaient quelque chose d'infini et rendaient compte du vivant de ces endroits. Car il n'y a pas de morts dans une librairie : c'est le lieu où Kafka est autant d'actualité que Quintane. Cette année, nous avons choisi un autre aspect, celui du classement, du rangement.

INTERVIEW

Pourquoi avoir choisi ce principe d'un abécédaire ?

D'abord à cause de l'importance de l'alpha bet sur la mise en ordre des livres, dans la librairie autant que dans la tête du libraire : pour lui, parcourir l'alphabet équivaut à faire ses gammes, à mettre en route une réflexion, car trouver la place juste d'un livre n'est pas anodin. Ensuite parce que l'hospitalité de la librairie repose sur l'alphabet, qui permet aux clients de s'affranchir du libraire, de se promener seuls dans les rayonnages. Enfin parce que je me suis rendu compte, lors de signatures, que c'est un ordre qui compte pour les auteurs. Ils me disent souvent *«ah,*

je suis content, je suis à côté d'untel». Il fallait raconter cela, c'était une manière de parler des auteurs. Tout cela fait partie d'une culture de la librairie qu'il faut réexpliquer aujourd'hui.

Aujourd'hui particulièrement ?

Oui, à cause de phénomènes nouveaux, notamment le livre numérique et la vente en ligne. Je ne suis pas passéiste, je reconnais qu'Amazon rend des services, mais les grandes enseignes ont des moyens promotionnels pour se faire connaître, à nous de raconter notre culture. On nous demande toujours plus de services, pourquoi les livres ne sont pas livrés à domicile. Il est important de rappeler que dans une librairie, chaque livre a une place, qu'ils sont aiguillonnés par la main du libraire. Lorsqu'il y a une nouveauté, on sait à qui l'affilier, on sait qu'il y a toujours quelqu'un qui a écrit avant, qui écrira après. La librairie est un lieu subjectif, avec des gens parfois encombrants, les libraires, qui, de fait, limitent l'offre, mais ces choix subjectifs leur donnent une valeur.

Comment avez-vous eu l'idée de regrouper des libraires à travers cette manifestation ?

Tout a commencé il y a seize ans, grâce au parolier Etienne Roda-Gil. Il venait de publier un livre et m'a raconté la Sant Jordi telle qu'elle se déroulait sous Franco, tout le monde était dans la rue avec des livres et des roses, exigeant la démocratie. J'ai trouvé cela très beau et réalisé que la Journée mondiale du livre existait dans 80 pays, mais pas en France. Evidemment, nous ne sommes pas sous le franquisme, mais poser un moment dans l'année où l'on parlerait de la librairie me semblait important. Définir les invariants du métier, de façon non-institutionnelle, pour que chacun s'y retrouve avec ses particularités. Je n'aurais pas fait la même librairie dans une autre ville ou un autre quartier, car le territoire crée le libraire. Mais ce jour-là, on soutient ceux qui sont isolés, ils vivent la même journée que Sauramps à Montpellier ou La Hune à Paris.

Dans un contexte économique très difficile, comment réagissez-vous à la publication ce mois-ci de l*'Observatoire de la petite entreprise* (1), qui fait état d'une croissance dans le secteur de la librairie indépendante ?

C'est évidemment une bonne nouvelle. Si l'on continue à bien travailler, je pense que les librairies seront les commerces de centre-ville qui tiendront le mieux le coup. Mais cette croissance reste assez abstraite. Nous sommes dans un secteur en pleine mutation, où le rapport à l'écrit change très rapidement, en temps réel. Il y a un recul de la fréquentation qui s'accompagne d'une concentration des goûts, l'impression que les gens demandent toujours les mêmes livres. De plus, les loyers de centre-ville ne sont pas adaptés au métier, on ne fait pas les mêmes marges que dans la mode, par exemple. Et ce alors qu'il faut présenter beaucoup plus de livres qu'on n'en vend, pour offrir du rêve, laisser imaginer d'autres lectures. Avoir tout Freud en rayonnage, même si l'on sait que les clients viennent généralement pour acheter *l'Interprétation des rêves.* Le défi est de créer une économie qui tienne avec tout cela. Sans parler de la formation : il faut des années avant qu'un libraire sache acheter, conseiller, assembler les livres sur une table pour les faire parler, proposer au lecteur celui qu'il cherche et celui qu'il ne cherche pas. Tout cela fait que le métier est devenu très coûteux.

Pour en revenir aux rayonnages, comment gérez-vous l'afflux de nouveaux livres ?

Un auteur me disait un jour qu'il s'arrangeait pour qu'il n'y ait jamais plus de 200 livres dans sa bibliothèque : quand il y avait un nouveau, il devait se débarrasser de l'ancien. On croit toujours qu'un nouvel ouvrage va en tuer un autre, les libraires débutants disent souvent qu'ils n'ont plus de place. Mais, non, il y a toujours de la place pour les livres, on s'arrange. Le plus difficile est plutôt de savoir bien acheter. On a tous une librairie dont on rêve, où l'on placerait 50 exemplaires d'un livre que l'on veut défendre, alors qu'on sait pertinemment que le potentiel de ventes est de 10. Adrienne Monnier (2), sur qui nous avions fait un livre pour la Sant Jordi il y a quelques années, disait que c'est un métier qui se situe *«entre la ferme et le couvent»* : il y a une maison à tenir, des poubelles à sortir. C'est une blessure lorsqu'on prend 50 livres et que l'on n'en vend que 5. La sanction est immédiate, on est tout le temps en train d'être corrigé. Il faut réagir vite, s'informer de ce qui se passe en arts, en cinéma, en musique. Saisir quelque chose de ce qui se pense et se crée dans le temps présent : c'est aussi cela, le rôle du libraire. ◆

(1) Enquête de la Fédération des centres de gestion agréés réalisée auprès de 15 000 petites entreprises.
(2) Libraire, poétesse et éditrice, elle publia en 1929 la première traduction française d'«Ulysse», de James Joyce.



26/27 AVR 14
Quotidien
OJD : 101616

Surface approx. (cm²) : 1262
N° de page : 40-41

11 RUE BERANGER
75154 PARIS - 01 42 76 17 89

Le classement alphabétique des librairies n'empêche pas le regard de papillonner et de dériver vers d'heureuses découvertes.

Le rayonnage, mode d'emploi

Guillaume Dustan (1965-2005), qui s'appelait Baranès, disait avoir choisi son pseudonyme pour être rangé sur les rayonnages à côté de Marguerite Duras. Une bibliothèque, une librairie, est ainsi une société. L'écrivain n'a pas envie d'y côtoyer n'importe qui. C'est peut-être pour cela que Marie-Rose Guarniéri a eu l'idée, pour l'opération «Un livre, une rose» *(lire ci-contre)*, d'offrir aux visiteurs des librairies indépendantes 23000 exemplaires d'un abécédaire intitulé *Un livre peut en cacher un autre*, où des écrivains tels que Eric Chevillard, Anne-Marie Garat, Jacques Jouet, Lorette Nobécourt ou Antoine Volodine racontent ce qu'ils pensent de celui (ou celle) à côté de qui ils se retrouvent rangés par le hasard de l'alphabet. A savoir, pour les susnommés: Roger Caillois, Christian Gailly, Etienne Jodelle, Novalis et Jean Vlassenko (qui n'est autre qu'une création de Volodine).

Conversation. On y comprend à peu près pourquoi la librairie n'est pas un site d'achat en ligne. Elle constitue un monde. Textes et images y entretiennent des rapports, un commerce, une conversation. Le rapprochement de deux livres en produit un troisième, qui n'existe pas, mais qui est fait du désir né à la lecture de deux quatrièmes de couverture.

On saute, on papillonne. Dans une librairie, on ressort avec autre chose que ce qu'on était venu acheter, parce qu'en fouillant, on est tombé sur un titre plus adapté, peut-être, à ce qu'on voulait. Voire: on n'a vraiment su ce qu'on voulait qu'en le trouvant, enfin. La librairie, c'est la sérendipité depuis que l'imprimerie existe.

Une fois chez soi, c'est autre chose. Où ranger le livre? Comment? Par discipline, auteur, chronologie? Diderot philosophe et Diderot romancier, ça va au même endroit ou séparé?

Georges Perec a laissé sur toutes ces angoisses d'hilarantes *«Notes brèves sur l'art et la manière de ranger ses livres»*: *«En ce qui me concerne, près des trois quarts de mes livres n'ont jamais été réellement classés. Ceux qui ne sont pas rangés d'une façon définitivement provisoire le sont d'une façon provisoirement définitive, comme à l'Oulipo. En attendant, je les promène d'une pièce à l'autre, d'une étagère à l'autre, d'une pile à l'autre, et il m'arrive de passer trois heures à chercher un livre, sans le trouver mais en ayant parfois la satisfaction d'en découvrir six ou sept autres qui font tout aussi bien l'affaire.»*

Aveugle. Faire sa bibliothèque, c'est à peu près comme planter son jardin. *Hortus mundi*: l'un et l'autre sont des cosmogonies de notre intériorité. Topographie des souvenirs. Les livres sont à portée de main comme l'aveugle connaît par cœur son appartement. Un prolongement du corps. D'où les ennuis des gens qui aiment trop les livres et à qui l'espace vient à manquer.

Comment les garder, comment s'en débarrasser? Cette fois, c'est Walter Benjamin (*Je déballe ma bibliothèque*, 1931) qu'il faut consulter: *«Pour le collectionneur, [...] la possession est la relation la plus profonde que l'on puisse entretenir avec les choses: non qu'alors elles soient vivantes en lui, c'est lui-même au contraire qui habite en elles. Ainsi ai-je édifié devant vous un de ses réceptacles, dont les livres fournissent les pierres de construction, et le voici à présent qui disparaît dedans, comme il est juste et bon.»* Voilà, une fois qu'on est devenu livre, on peut tous les jeter.

ÉRIC LORET